

TOUS POUR UN

Un entretien sur la solidarité dans notre société, avec Franz Schultheis, professeur de sociologie à l'université de Saint-Gall.



viva! FRANZ SCHULTHEIS, QU'EST-CE QUI INFLUENCE LA SOLIDARITÉ? DÉPEND-ELLE DE LA PROSPÉRITÉ?

Franz Schultheis (FS): Dans quelle direction, devrait-on demander, la solidarité augmente-t-elle ou diminue-t-elle? Historiquement parlant, nous n'avons pas de preuve indiquant que la pauvreté sociale va de pair avec une diminution de la solidarité. Lorsque toute la collectivité est frappée de pénurie, par exemple en temps de guerre, la solidarité peut être au contraire particulièrement grande. Mais certains ethnologues font état de sociétés où les gens sont très pauvres et agissent de manière très brutale les uns envers les autres.

Plus la société globale est riche, plus elle pourrait partager. Mais on ne peut pas parler d'automatisme. Depuis les 20 dernières années, nous vivons dans une société où l'écart entre les plus riches et les plus pauvres grandit toujours plus. Malgré cela, je ne dirais pas que la solidarité augmente en ce moment.

Historiquement parlant, il faudrait se demander pour chaque période ce qui a favorisé ou non la solidarité. La solidarité est également influencée par la religion, la culture et le rôle de l'Etat. Dans les Etats scandinaves, il y a par exemple des taux d'Etat (impôts et redevances sociales) allant jusqu'à 60%.

viva! ON SAIT QUE LES PAYS NORDIQUES ONT UNE ATTITUDE TRÈS SOCIALE.

FS: C'est l'idée de la collectivité qui est derrière cela. Dans une collectivité, on se sent mutuellement engagé. Ce grand anonymat de masse n'existe pas. Cette idée communautaire est aussi fortement implantée en Suisse: la commune où l'on vit ou dans laquelle on est né est responsable de l'assistance sociale. Mais tout le monde n'est pas le bienvenu dans les communautés. Les débats sur les demandeurs d'asile l'ont bien montré.

viva! LA SOLIDARITÉ S'ARRÊTE-T-ELLE DÈS QU'ELLE COÛTE QUELQUE CHOSE? EST-CE QUE JE PARTAGE SEULEMENT QUELQUE CHOSE QUI N'A PAS D'IMPORTANCE RÉELLE POUR MOI?

FS: Oui, c'est ainsi. La solidarité peut être une déclaration peu sincère, à bon marché. Chacun peut se prétendre grand philanthrope mais quand il s'agit de sortir son porte-monnaie, on en tire peut-être un bouton ou un centime. La manière dont nous réagissons quand nous voyons des gens tendre la main dans la rue. Bien des gens détournent le regard ou traversent la rue.

viva! EN PRINCIPE, QU'EST-CE QUI POUSSE QUELQU'UN À ÊTRE SOLIDAIRE?

FS: Il faut à présent peut-être faire une distinction très claire entre deux types de solidarité. L'un est la solidarité avec les pauvres et ceux qui souffrent, le principe de Caritas et l'obligation de partager. C'est l'amour du prochain que prône le christianisme. Comme dit Jésus, ce que tu donnes aux plus pauvres de tes frères, tu me l'as donné à moi. Voilà les convictions chrétiennes. C'est une forme de solidarité, mais une rue à sens unique. Elle va toujours des nantis en direction de ceux qui n'ont rien. En fait l'idée de solidarité est une idée de réciprocité. Dans la collectivité, on est responsable à tour de rôle. Celui qui est frappé par un malheur est traité avec solidarité par les autres, parce que cela aurait pu arriver à n'importe qui. Nous sommes tous dans le même bateau et avons un intérêt existentiel à se donner une protection mutuelle sous cette forme. Et c'est ainsi que les premières caisses d'assurance sur une base mutuelle ont été créées.

viva! DANS QUELLE MESURE NOTRE SOCIÉTÉ ACTUELLE PENSE ET AGIT-ELLE DE MANIÈRE SOLIDAIRE?

FS: Chez nous, la solidarité est organisée aujourd'hui par l'Etat.

viva! ÊTRE SOLIDAIRE, QUE JE LE VEUILLE OU NON?

FS: Oui, exactement. Vous êtes solidaire, peut-être sans le savoir. Vous êtes intégré dans ce système d'organisation sociétale de protection sociale.

viva! EST-CE UNE LÉGITIMATION ME PERMETTANT DE NE PLUS M'ENGAGER PAR AILLEURS?

FS: Cela pourrait être le cas. Vous pourriez théoriquement vous dire que vous avez fait votre devoir de citoyen. Dans notre société civile, je suis intégré dans l'assurance maladie, l'assurance de rente, l'assurance-accidents, etc. Je reçois quelque chose, je dois quelque chose. Cette réciprocité est un principe moral de base. Seulement, nous avons malheureusement des concitoyennes et concitoyens qui ne peuvent entrer dans cette réciprocité parce qu'ils n'ont rien. Donc si quelqu'un est chômeur ou invalide, je ne peux pas dire: tu es dans l'assurance-accidents et j'ai donc fait mon devoir civique. Je ne peux pas non plus dire à un enfant que je me fiche de sa pauvreté, que ce n'est pas mon problème. C'est la raison pour laquelle il existe toujours, en plus de l'idée d'assurance, cet élément philanthropique et caritatif de la solidarité avec les plus faibles.

viva! QU'EST-CE QUI NOUS POUSSE À MONTRER CETTE SOLIDARITÉ UNILATÉRALE?

FS: Au moment où je me montre moralement généreux avec ceux qui souffrent, avec mon prochain, j'ai au moins, comme petite récompense, soit la bonne sensation qui résulte de ce que l'on me voit faire et que l'on pense «quel homme formi-

dable et généreux». Soit je me vois moi-même et j'en retire de la satisfaction. Cela signifie que ma conscience me récompense.

viva! AUJOURD'HUI, DANS LES DEMANDES DE DON, ON TRAVAILLE ENORMEMENT AVEC DES IMAGES ET ON DOIT PRESQUE DIRE QU'IL EST IMPOSSIBLE DE NE RIEN DONNER DANS CES CAS-LÀ.

FS: Nous sommes capables de faire preuve de compassion et de nous mettre à la place des autres. Pendant un court moment, nous voyons ces images d'horreur et disons «Ne peut-on pas faire quelque chose?». Cela nous conduit à ressentir cette pression de la souffrance et il survient spontanément un engagement moral à aider quelqu'un à sortir du pire.

La tradition chrétienne reste présente. Et elle marque aussi fortement notre relation avec la solidarité. Toutes les religions ont cela. L'islam aussi a ses règles pour la gestion de la pauvreté, sans parler du bouddhisme. Donc les grandes religions ont toujours également des réponses sur la manière de traiter la misère du monde.

viva! QU'EN EST-IL DES SOCIÉTÉS INDIVIDUELLES ET DES SOCIÉTÉS COLLECTIVES? QUEL EST LE RAPPORT ENTRE LES DEUX?

FS: L'individualisme que nos civilisations avancées a suscitée fait que l'on quitte très tôt sa famille d'origine au lieu de rester sous un même toit jusqu'à ce que l'on touche l'héritage. On va à 1'000 kilomètres de l'origine, de la patrie où l'on fonde une famille et la dissout quelques années plus tard. Dans les grandes villes, nous avons aujourd'hui des taux de divorce de 50%. Cela a pour conséquence que la famille en tant qu'institution centrale pour la solidarité est toujours plus affaiblie. Aujourd'hui nous avons donc des sociétés fortement individualistes, qui

ne fonctionnent peut-être que parce que nous avons ces mécanismes de protection universels et complets, l'Etat caritatif avec l'assurance sociale moderne. Beaucoup disent que celui-ci rend la famille superflue, qu'il empêche aussi la prévoyance personnelle des individus et détruit toutes les formes de collectivité traditionnelles. Mais nous ne pouvons pas vivre dans une société individualisée hautement flexible tout en continuant à dire que la famille reste la gardienne centrale de la sécurité.

viva! CELA NOUS DONNE PRESQUE DÉJÀ LA RÉPONSE. C'EST LÀ QUE LE BÂT BLESSE.

FS: Oui, la famille ne peut plus du tout offrir cela, d'une part parce que nous sommes tellement individualisés, complexes et mobiles. D'autre part, elle ne peut plus le faire parce qu'elle est très affaiblie.

viva! QUELLE SIGNIFICATION ATTRIBUEZ-VOUS À LA SOLIDARITÉ AU POSTE DE TRAVAIL? AU SENS DE «NOUS LES HELVÉTIENS».

FS: La notion de base est que cette forme d'identification avec l'entreprise a très fortement baissé. Autrefois on disait, en tant qu'entreprise, que «nous sommes d'abord engagés envers nos collaborateurs». Là une forte érosion est en cours aujourd'hui et le capitalisme moderne, on parle aussi de tournant néolibéral, porte préjudice à cette solidarité de l'entreprise. Également le sentiment de faire partie d'une communauté solidaire des salariés existe toujours moins.

Il y a dix ans, nous avons fait une étude sur une grande banque suisse, qui se vantait jusque-là de n'avoir encore jamais licencié personne. C'était vrai. C'était l'entreprise paternaliste classique. Puis il y a eu des fusions, une nouvelle lignée de managers et avec eux une nouvelle philosophie. Et on a subitement licencié 4'500 personnes dans cette entreprise. Au même moment, la cotation en Bourse de l'entreprise est montée de 600'000 par tête tombée et en même temps les bonus ont été instaurés... le système a déraillé. Nous avons interviewé une centaine de collaborateurs. Ils ont dit que

jusque-là ils avaient toujours formé une famille. Il n'en restait rien désormais. C'est là que nous avons remarqué l'évolution sociale – provoquée par certaines conjonctures économiques, les fusions, la tentative d'être un Global Player, de jouer en ligue A ou d'observer la Bourse. On a passé sous silence le fait que cela a coûté quelques centaines d'emplois. Cette logique de maximisation des profits revêt alors des caractéristiques très antisolidaires; ce n'est plus l'intérêt du collaborateur qui compte mais celui des actionnaires anonymes.

viva! PENSEZ-VOUS À DES EXEMPLES DE CAS OÙ LES SUISSES SONT EXTRÊMEMENT SOLIDAIRES? OU INVERSEMENT, OÙ ILS NE MONTRENT GUÈRE DE SOLIDARITÉ?

FS: La Suisse est un Etat caritatif, la solidarité avec tout ce dont nous avons parlé, l'assurance maladie, l'assurance vieillesse, fonctionne très bien. Avec la crise et un chômage croissant, on perçoit tout de suite un certain durcissement de la solidarité, selon le modèle «il y a tout plein de parasites». Dans l'assurance-invalidité aussi, cela se révèle toujours davantage.

viva! LORSQUE DES SYSTÈMES SONT EXPLOITÉS DE FAÇON INJUSTIFIÉE, LA SOLIDARITÉ DES GENS HONNÊTES N'EST PAS UTILE...

FS: Il n'y a aucun système qui ne soit pas exploité et ceux qui sont le plus critiqués aimeraient probablement eux-mêmes baisser un peu les impôts. Les impôts sont en fait également quelque chose de solidaire et pourtant beaucoup rechignent à les payer. Mais lorsque les plus pauvres d'entre les pauvres gagnent un peu

d'argent en noir, on moralise et critique les «profiteurs sociaux». Les gens sont faibles, aussi moralement, et s'efforcent sans cesse d'imposer leur propre avantage. Nous ne pouvons pas instaurer un système de surveillance parfaite, mais nous pouvons dire que c'est une petite minorité. En règle générale, nos systèmes solidaires fonctionnent très bien. Aux époques de populisme croissant, il peut y avoir des durcissements. Le populisme signifie toujours des injures vers le haut et un coup de pied vers le bas. Nous entendons aussi de temps en temps en Suisse que les chômeurs ou les bénéficiaires d'aide sociale sont qualifiés de profiteurs sociaux. Et avec les demandeurs d'asile, qui en plus sont les étrangers qui «n'ont rien à faire ici», on n'est pas du tout solidaire.

viva! PEUT-ÊTRE ENCORE UN AUTRE ASPECT. FACEBOOK, MÉDIAS SOCIAUX: EST-CE UN TERRAIN DE SOLIDARITÉ? UNE NOUVELLE FORME DE SOLIDARISATION VIRTUELLE AVEC LES GENS DU MÊME GROUPE?

FS: Je suis très sceptique quant à la force de liaison sociale de Facebook. C'est une forme très informelle de communication, qui prend toujours plus de temps et empêche les gens de se rencontrer dans la vie réelle. Sur cette plate-forme on trouve de nombreuses présentations de soi-même de gens qui se mettent en scène avec des photos, mes vacances, mes amis, mon chat. Ils vivent souvent dans un type très exclusif socialement de collectivisation. Qui se ressemble s'assemble. Il est rare que la caissière de la Migros communique dans ce système avec des avocates ou des universitaires. Ce sont des cercles fermés. Mais je n'y trouve aucune source de solidarité.

viva! PARCE QUE TOUT EST TOTALEMENT SANS ENGAGEMENT?

FS: Je considère cette technique plutôt comme une grande manœuvre de diversion des situations vraiment problématiques. En fin de compte, c'est aussi une substitution à la communication face à face, où l'on voit aussi la souffrance et les problèmes de l'autre. Sur Facebook, tout le monde sourit. C'est un monde artificiel et mis en scène. Chacun s'y présente sous son meilleur jour. Cela fait que toutes les formes de détresse et de misère sont évacuées. Et ceux qui sont vraiment dans la misère, on ne les voit pas sur Facebook.

viva! QUE PROPOSEZ-VOUS POUR REDEVENIR PLUS SOLIDAIRES?

FS: Je n'essaierais pas d'employer des arguments moralisateurs. Soit on se sent solidaire, soit non. Il faut essayer de montrer que chacun aurait intérêt à ce que la société reste solidaire. J'argumenterais que notre société de marché moderne a pu évoluer grâce à une paix sociale, à l'intégration maximale des masses dans la société. On paierait un prix énorme si on devait renoncer à tout cela.

viva! POUR TOUS CEUX QUI SOUHAITENT EN SAVOIR PLUS À CE SUJET – POUVEZ-VOUS CONSEILLER UN LIVRE PASSIONNANT?

FS: Robert Castel: Les métamorphoses de la question sociale. C'est très facile à lire, tout en étant exigeant – une contribution très importante. C'est vraiment une approche historique fondée des questions de solidarité.

viva! VOUS AVEZ LE MOT DE LA FIN...

FS: Georg Simmel, l'un des pères fondateurs de la sociologie, a formulé cette belle phrase: «Si tu veux comprendre une société, regarde la manière dont elle traite les pauvres.» On pourrait aussi dire: regarde comment elle organise la solidarité. C'est chez les pauvres que nous montrons ce que nous entendons par communauté, par appartenance et par intégration. ■

